

Les éblouissements d'Eric Fourez

Avalanche de lumière et de blanc finement strié de traces, la peinture de Fourez se situe entre minimalisme et vestiges figuratifs. Une poésie absolue.

DANIÈLE GILLEMONT

Il est le peintre du blanc comme d'autres sont le peintre du noir, de l'ultra noir. Un blanc dense, pur, fait de couches superposées de peinture dispensant une luminosité maximale. Un blanc, et c'est ce qui importe, animé de traces infimes mais perceptibles, d'empreintes grises, d'ondulations aussi légères qu'une nuée, un battement d'aile, un souffle. Ce souffle à la surface, accroché au blanc, ce relief, cet effleurement aussi minime et retenu soit-il, fait vivre tout le tableau. C'est celui que la marée, le flux et le reflux, parfois les pas des promeneurs laissent sur le sable. Ils ont une vie autonome dans toute cette blancheur, un rythme, un mouvement, une musique qui s'égrène et dont les notes fragiles écrivent le temps qui passe, les choses qui s'éloignent et meurent dans l'indifférence de la nature qui persiste...

Né en 1946 à Tournai, autodidacte, Eric Fourez entre en peinture à la fin des années septante, pratique un photoréalisme qui n'en est pas un, où le bleu glacier, la transparence de l'image et la bulle de silence qui l'enveloppe annoncent le blanc quasi total qui, après le gris, s'imposera dans ses œuvres dans les années 80. On y découvre la thématique de la plage, de la mer et du ciel, de la solitude, de l'éloignement inéluctable. Depuis, il n'a pas cessé d'arpenter les plages de la mer du Nord quand elles sont désertes, d'en repérer les empreintes et de les fixer avec son appareil photos avant de les projeter sur la toile, de s'en pénétrer et de commencer son travail de peinture.

Bien des années ont passé avec leur lot d'expositions en musées et en galeries. La dernière ici même date de 2017. On verra donc les œuvres des quatre ou cinq dernières années. C'est toujours la



Chaque tableau parle de la finitude de toute chose dans un silence absolu où la mélancolie se dissipe. © ERIC FOUREZ

même poétique et la même méthode même si quelque chose a changé dans l'architecture des empreintes et dans leur formulation. Elles semblent plus « écrites » que par le passé, se détachant plus nettement et plus fermement, ne s'encombrant plus de sous-traces. Les œuvres réunies valent évidemment chacune par elle-même tout en composant un ensemble assez unique qui place le spectateur aux confins de lui-même, dans une bulle éblouie. Chaque tableau est, métaphoriquement et physiquement, une page de plus, semblable et pourtant différente, qui parle de la finitude de toute chose dans un silence absolu où la mélancolie se dissipe.

La photo en amont

La photo qui, en amont, fixe le frémissement des étendues de terre et de mer, de sable et d'eau, ne se manifeste pas le moins du monde dans le tableau achevé qui est pure peinture. Du moins à première vue car il y a tout de même dans le gris lisse et léger des empreintes, dans leur graphisme furtif mais prégnant une allusion subtile à la nature impalpable de l'image photographique. L'usage de cette dernière implique aussi des notions de mise au point, de défini-

tion, de point de vue, de rapport entre le flou et le précis, le proche et le lointain, le fini et l'infini... qui sous-tendent le travail techniquement et poétiquement. Ce qui explique qu'en dépit du registre minimaliste, presque monochrome, on n'ait aucun sentiment de répétition ou de monotonie.

Version surexposée – sublimée – de nos plages souvent mornes et grises où ciel et mer se confondent, où la mer toujours recommencée efface les pas, elle parle de l'évanouissement de la présence humaine dans la nuit des temps. Une prémonition peut-être ? Le blanc vibrant, percutant jouerait alors comme une urgence, un éclat dernier, un hommage à ce qui fut... On apprécie aussi que tout ce blanc à peine strié de gris soit accroché sur le blanc bien blanc des murs. Une manière de se rendre compte que si le blanc des murs est vide, celui des tableaux est plein. Plein d'un travail lent et long, répétitif, réfléchi, concentré.

Ni abstrait, ni figuratif, à mi-chemin entre les deux, le parcours de Fourez fait d'éblouissement et de nostalgie est celui d'un homme qui à force de contempler encore et encore les mêmes choses les voit s'effacer de l'espace réel, mourir et renaître dans l'espace du rêve.

Eric Fourez, La lumière impalpable de l'infinitude

Galerie Faider, 12 rue Faider à Saint-Gilles, jusqu'au 18 mars.